

George ANSON

**VOYAGE
autour du monde**

...

CHINE

Voyage autour du monde
Chine

à partir de :

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

fait dans les années 1740-1744

par George ANSON (1697-1762)

commandant en chef d'une escadre envoyée par sa
majesté britannique dans la mer du Sud

Chapitres IX et X. Chine.

À Amsterdam et à Leipzig, chez Arkstee & Merkus, 1749.
Pages 306-330 de 334.

[c.a. : après le passage du cap Horn et la traversée du Pacifique, G. Anson a rempli la mission que le roi lui avait confiée : s'emparer du galion espagnol de Manille. Il fait relâche à Canton sur la route du retour.]

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2013

TABLE DES MATIÈRES

[Chapitre IX](#) : Ce qui arriva à nos gens dans la rivière de Canton.

[Chapitre X](#) : Séjour dans la ville de Canton.

CHAPITRE IX

Ce qui arriva à nos gens dans la rivière de Canton

@

p.306 Le commandeur, ayant prit à bord des pilotes lamaneurs, continua sa route vers la rivière de Canton, & le 14 de juillet il laissa tomber l'ancre, en deçà de *Bocca Tigris*, qui est un passage étroit, qui forme l'embouchure de cette rivière. Son dessein était d'entrer le lendemain dans ce passage, & de remonter jusqu'à l'île du *Tigre*, où il y a une rade fort sûre, à couvert de tous les vents. Mais pendant que le *Centurion* & sa prise étaient là à l'ancre, une chaloupe chinoise vint de la part du mandarin qui commandait les forts de *Bocca Tigris*, examiner ce que c'était que ces deux vaisseaux, & s'informer d'où ils venaient. M. Anson dit à l'officier qui commandait cette chaloupe, que le *Centurion* était un vaisseau de guerre, du roi de la Grande-Bretagne ; & que l'autre vaisseau était une prise, qu'il avait faite ; qu'il allait dans la rivière de Canton, chercher un abri contre les ouragans, qu'on avait lieu d'attendre dans cette saison, & qu'il repartirait pour l'Angleterre dès que la mousson favorable viendrait. L'officier chinois demanda un état des hommes, armes & des autres munitions de guerre que nous avions à bord, dont il fallait, disait-il, envoyer une liste au gouvernement de Canton. Mais dès qu'il eut entendu qu'il y avait dans le *Centurion* quatre cents fusils & trois à quatre cents barils de poudre, il haussa les épaules, & parut effrayé du seul récit : il dit que jamais il n'entrait dans la rivière de Canton de vaisseaux armés de cette manière, & ajouta, qu'il n'osait coucher ces articles sur sa liste, de peur qu'ils ne donnassent l'alarme à la régence. Après qu'il eut fini toutes ces questions, & comme il se préparait à s'en retourner, il proposa de laisser à bord deux officiers de la Douane ; sur quoi le commandeur lui dit, que quoiqu'en qualité de

Voyage autour du monde
Chine

commandant d'un vaisseau de Sa Majesté, tout commerce lui fût défendu, qu'il n'eût rien à démêler avec la Douane & qu'il ne fût soumis à aucun impôt, il voulait bien, pour la satisfaction des Chinois, permettre qu'ils laissassent à bord deux de leurs gens, qui seraient témoins de l'exactitude avec laquelle il se conformait à ses instructions. Le Chinois parut surpris, lorsque M. Anson dit qu'il était exempt de ^{p.307} toutes sortes de droits, & dit que les droits de l'empereur devaient être payés, par quelque vaisseau que ce fût, qui relâchait dans ses ports : il y a apparence, qu'à cette occasion, il défendit en particulier au pilote chinois de conduire les deux vaisseaux au delà de *Bocca Tigris* ; & à ce propos, il convient de décrire ce détroit.

Bocca Tigris est un passage, qui n'a guère qu'une portée de fusil de largeur ; il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un fort. Celui de tribord n'est proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures : mais il n'y avait que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le fort de bâbord ressemble assez à un de ces grands châteaux à l'antique ; il est situé sur un rocher élevé, & il ne nous parut muni que de huit ou dix canons, de six livres de balle, au plus. Voilà toutes les fortifications qui défendent l'entrée de la rivière de Canton, & tout ce que l'habileté des Chinois dans l'art militaire a pu inventer, pour empêcher un ennemi de forcer ce passage.

On voit bien par cette description, que M. Anson ne pouvait être arrêté par ces forts, quand même ils eussent été parfaitement fournis de munitions & de canonnières : aussi, quoique le lamaneur refusât de conduire le vaisseau, depuis que l'officier chinois y eut été ; comme le mauvais temps qu'on attendait, rendait tout délai dangereux, le commandeur fit lever l'ancre, le 15, & ordonna au lamaneur de le conduire entre les forts, le menaçant, s'il arrivait que le vaisseau touchât, de le faire pendre au bout de la vergue. Cet homme, intimidé par ces menaces, fit ce qu'on lui ordonnait, & conduisit le vaisseau au-delà du détroit, sans que les forts fissent

Voyage autour du monde
Chine

mine d'y apporter aucun obstacle. À la vérité le pauvre lamaneur n'échappa pas au châtement de la part des Chinois ; dès qu'il descendit à terre, il fut mis en prison, & reçut un bon nombre de coups de bambou. Il trouva moyen, dans la suite, d'aborder M. Anson & lui demanda quelque récompense du châtement qu'il avait essuyé, pour son service, & dont il portait encore les marques très visibles. M. Anson en eut pitié, & lui donna plus d'argent qu'il n'en fallait à un Chinois, pour affronter une douzaine de bastonnades.

Ce pilote ne fut peu la seule personne, qui souffrit à cette occasion ; le commandeur, peu de temps après, vit passer quelques jonques de l'empereur, qui remontaient de *Bocca Tigris* vers Canton, & s'informant au sujet de leur voyage, il apprit que le mandarin, qui avait commandé, p.308 dans les forts, y était prisonnier ; qu'il était démis de son emploi ; & qu'on le menait à Canton, où il serait sévèrement puni, pour avoir laissé passer les deux vaisseaux anglais. M. Anson trouva la chose très déraisonnable & représenta aux Chinois, la grande supériorité de ses vaisseaux sur les forts, par le nombre & la force de l'artillerie. Les Chinois tombèrent d'accord de tout cela, & convinrent qu'il avait été impossible au mandarin d'empêcher nos gens de passer ; mais ils persistèrent à soutenir qu'il serait sévèrement châtié pour n'avoir pas fait ce qu'ils avouaient être impossible. Ce sont-là des absurdités auxquelles doivent se résoudre ceux qui se croient obligés de maintenir leur autorité, dans les cas même où la force leur manque. Mais revenons à notre sujet.

Le 16 de juillet, le commandeur envoya son second lieutenant à Canton, avec une lettre pour le viceroi, où il l'informait des raisons, qui avaient obligé le *Centurion* à relâcher en cet endroit ; & pour l'avertir que le commandeur avait dessein d'aller lui-même dans peu, à Canton, pour rendre ses devoirs au viceroi. Le lieutenant fut fort poliment reçu, & on lui promit d'envoyer le lendemain réponse au commandeur. En même temps M. Anson permit à plusieurs des officiers du galion d'aller à Canton sur leur parole, à condition d'en

Voyage autour du monde
Chine

revenir deux jours après. Lorsqu'ils furent dans cette ville les mandarins les firent appeler, pour s'informer de la manière, dont ils avaient été pris par M. Anson. Ces prisonniers eurent la candeur de déclarer, que comme les rois de la Grande-Bretagne & d'Espagne étaient en guerre ouverte, ils avaient résolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avaient attaqué dans cette vue, mais que l'événement avait été contraire à leurs espérances : ils ajoutèrent que depuis leur prise, ils avaient reçu du commandeur, un traitement beaucoup plus doux, que n'en auraient essuyé de leur part les Anglais, s'ils étaient tombés entre leurs mains. Cet aveu sorti de la bouche d'un ennemi, fit beaucoup d'impression sur l'esprit des Chinois, qui jusqu'à ce moment-là, avaient eu plus de crainte du pouvoir de M. Anson, que de confiance en son caractère moral. Ils l'avaient soupçonné d'être plutôt un pirate, qu'un officier employé par son souverain dans une guerre légitime. Dès lors, ils commencèrent à le considérer d'un tout autre œil, & à lui porter beaucoup de respect, à quoi peut-être ne contribuèrent pas peu les grands trésors, dont il était en possession : car la nation chinoise est distinguée par sa profonde vénération pour les richesses & les gens riches.

p.309 Quoique les Chinois n'eussent aucun lieu de révoquer en doute la véracité des prisonniers espagnols, ils trouvèrent dans leur réponse, deux points, qui leur laissèrent quelques scrupules, & qui avaient besoin d'explication : la grande infériorité en nombre des vainqueurs à l'égard des vaincus, & l'humanité avec laquelle ces derniers avaient été traités après le combat. Les mandarins demandèrent donc aux Espagnols comment il était possible qu'ils eussent été pris par un ennemi si inférieur à eux, & pourquoi les Anglais ne les avaient pas tous tués, dès qu'ils en avaient été les maîtres, puisque les deux nations étaient en guerre. Les Espagnols répondirent à la première de ces questions, que le *Centurion* quoique beaucoup plus faible d'équipage, étant un vaisseau de guerre, avait divers avantages sur leur galion, qui n'était qu'un

Voyage autour du monde
Chine

vaisseau marchand, tels que la grandeur de ses pièces de canon, &c. À l'égard de la seconde difficulté, ils dirent que l'usage entre les peuples de l'Europe, n'était pas de mettre à mort ceux qui se rendaient ; quoiqu'ils avouassent en même temps, que le commandeur, suivant en cela la bonté naturelle de son caractère, en avait agi à leur égard, & à celui de tous leurs compatriotes, qui lui étaient tombés entre les mains, avec beaucoup plus de douceur & d'égards, que ne l'exigeaient les lois de la guerre, établies entre les Européens. Ces réponses satisfirent les Chinois, & leur donnèrent une haute idée du caractère de M. Anson.

Le 20 de juillet, au matin, trois mandarins, accompagnés d'une suite très nombreuse, & d'une flotte de chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au commandeur l'ordre du viceroi de Canton pour lui faire fournir journellement une certaine quantité de vivres, & des pilotes pour conduire les deux vaisseaux, jusqu'à la seconde barre. Ils lui dirent aussi en réponse à la lettre qu'il avait écrite au viceroi, que ce seigneur s'excusait de recevoir la visite du commandeur pendant les grandes chaleurs ; parce que les mandarins & les soldats, qui devaient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvaient s'assembler sans être exposés à une grande fatigue & à plusieurs autres inconvénients ; mais que vers le mois de septembre lorsque le temps s'adoucirait, le viceroi serait fort aise de voir le commandeur, & le capitaine qui commandait l'autre vaisseau. M. Anson savait qu'on avait fait partir un courrier de Canton pour la cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée de ses deux vaisseaux, & il ne douta pas un moment, que le principal motif du renvoi de sa visite, ne fût le dessein de gagner le temps nécessaire, pour ^{p.310} recevoir les ordres de l'empereur, dans une circonstance toute nouvelle à la Chine.

Après que ces mandarins se furent acquittés de cette commission, ils commencèrent à parler au commandeur des droits qu'ils prétendaient que ses vaisseaux devaient payer : mais il leur répondit d'abord qu'il ne se soumettrait jamais à rien de pareil :

Voyage autour du monde
Chine

que comme il n'avait point apporté de marchandises dans leurs ports, & qu'il ne voulait pas en emporter, il ne pouvait aucunement être compris dans le cas des lois de la Chine sur ce sujet, qui n'avaient certainement en vue que les vaisseaux marchands. Il ajouta qu'on n'avait jamais exigé de droit des vaisseaux de guerre dans les pays où l'on était accoutumé à en recevoir dans les ports, & que les ordres de son maître lui défendaient bien expressément d'en payer aucun, dans quelque endroit que ce fût.

Après cette réponse décisive, les mandarins reprirent la parole, & dirent qu'ils n'avaient plus qu'un article dans leur commission : c'était une prière au commandeur, de vouloir bien relâcher les prisonniers, qu'il avait faits à bord du galion. Ils ajoutèrent que le viceroi craignait que l'empereur son maître ne fût choqué, s'il apprenait que l'on retenait en prison, dans son propre territoire, des gens d'une nation qui lui était alliée, & qui faisait un grand commerce avec ses sujets. M. Anson avait bonne envie d'être débarrassé de ces Espagnols ; dès son arrivée, il en avait envoyé cent à Macao, & les quatre cents, qui lui restaient encore, lui étaient à charge, à plus d'un égard. Cependant, pour relever le prix de la faveur, qu'il avait bien dessein d'accorder, il fit d'abord quelques difficultés ; mais il se laissa persuader, & dit aux mandarins que pour montrer la disposition où il était d'obliger en tout le viceroi, il relâcherait ces prisonniers dès que les Chinois voudraient envoyer des chaloupes pour les recevoir. Là-dessus les mandarins partirent, & le 28 de juillet, deux jonques vinrent de Canton, pour prendre ces Espagnols, & pour les transporter à Macao. Le commandeur les laissa tous partir, suivant sa promesse, & ordonna à son munitonnaire de leur délivrer des vivres pour huit jours : c'était plus qu'il n'en fallait pour ce voyage. Cette affaire étant expédiée, les deux vaisseaux vinrent ancrer au-dessus de la seconde barre, où ils devaient rester jusqu'à la mousson favorable.

En conséquence des ordres émanés du viceroi, nos gens ne trouvaient aucune difficulté à se procurer des vivres, pour leur

Voyage autour du monde
Chine

consommation ^{p.311} journalière, mais cela ne suffisait pas : il fallait pour entreprendre le voyage de la Chine en Angleterre, de grandes provisions, non seulement de vivres, mais de bien d'autres choses ; & c'était en quoi consistait l'embaras. Il y avait bien à Canton des gens qui étaient chargés de fournir à M. Anson le biscuit, & toutes les autres choses dont il pourrait avoir besoin ; & son truchement l'assurait de jour en jour, depuis le milieu de septembre, que tout était prêt & qu'il le recevrait dans peu à bord. Après quinze jours d'attente, le commandeur envoya à Canton, pour s'informer des causes de ce délai, & il eut le chagrin d'apprendre, que toutes ces assurances n'étaient qu'illusion ; que le viceroi n'avait donné aucun ordre pour les provisions de voyage de ses deux vaisseaux, ainsi qu'on l'avait dit ; qu'il n'y avait ni biscuit, ni aucun des préparatifs qu'on lui avait promis ; en un mot, que ceux qui avaient contracté avec lui, n'avaient fait aucune démarche pour remplir leurs engagements. Ces nouvelles désagréables lui donnèrent lieu de craindre qu'il ne trouvât plus de difficultés, qu'il ne l'avait cru, à faire les provisions nécessaires pour son voyage ; & ce qui lui donnait encore plus de soupçons, c'est que le mois de septembre était presque écoulé, qu'il n'avait encore reçu aucun message de la part du viceroi de Canton.

Le lecteur sera sans doute curieux des motifs qui pouvaient porter les Chinois, à en agir avec si peu de bonne foi. J'ai déjà ci-devant proposé quelques conjectures, au sujet d'un cas tout semblable à celui-ci, & je ne les répéterai pas ici, d'autant plus qu'il faut avouer, après avoir bien deviné, qu'il est presque impossible à un Européen, qui ignore les usages & les coutumes de cette nation, de pénétrer dans les motifs, qui la font agir en tel cas particulier. Tout ce qu'on peut dire de positif, c'est qu'en fait d'artifice, de fausseté, & d'attachement pour quelque gain que ce soit, il était difficile de trouver autre part des exemples pareils à ceux qu'on voit tous les jours à la Chine : mais il ne nous est pas possible de suivre en tout les combinaisons différentes de ces belles qualités ; ainsi

Voyage autour du monde
Chine

nous nous contenterons de dire, que les Chinois avaient sans doute quelque intérêt caché à amuser le commandeur en cette occasion. Cependant, de peur qu'on ne m'accuse d'injustice & de préventions, dans le caractère fourbe & intéressé que j'attribue aux Chinois, sans respect pour les éloges magnifiques qu'en font les missionnaires catholiques romains, je rapporterai quelques traits propres à justifier l'idée que j'en donne.

La première fois que le commandeur relâcha à Macao, un de ses p.312 officiers, qui avait été fort malade, persuadé que l'exercice pourrait contribuer au rétablissement de sa santé, lui demanda la permission d'aller se promener tous les jours dans une île voisine : le commandeur tâcha d'abord de l'en dissuader par la crainte de quelque avanie de la part des Chinois ; mais l'officier, redoublant ses instances, obtint enfin sa demande & la chaloupe eut ordre de le mener à terre. Le premier jour, il fit sa promenade, & revint à bord, sans avoir été inquiété en aucune manière, & même sans avoir vu personne ; mais le lendemain, dès qu'il fut à terre, il fut assailli par un grand nombre de Chinois, qui venaient de bêcher leur champ de riz, dans le voisinage, & qui le battirent si cruellement avec les manches de leurs bêches qu'ils le firent tomber par terre, & le mirent hors d'état de faire la moindre résistance ; après quoi ils lui prirent son épée d'argent, sa bourse, sa montre, sa canne à pomme d'or, sa tabatière, les boutons de ses manchettes, son chapeau, & autres hardes. Les gens de la chaloupe, qui étaient à quelque distance de là, & qui n'avaient aucune arme, se trouvaient hors d'état de donner secours à cet officier, jusqu'à ce que l'un d'eux courut au coquin qui s'était nanti de l'épée, la lui arracha des mains, la tira, & voulut se jeter sur cette canaille, dont il n'aurait pas manqué de percer quelques-uns ; mais l'officier, s'apercevant de son dessein, lui défendit de passer outre, jugeant plus à propos de souffrir avec patience la violence qu'on lui faisait, que de jeter le commandeur dans des embarras, dont il aurait eu peine à sortir, si les magistrats chinois s'étaient

Voyage autour du monde
Chine

crus obligés à venger la mort de quelques-uns de leurs paysans, tués par des matelots anglais. Le sang-froid de cet officier en cette occasion est d'autant plus méritoire, qu'il était reconnu pour un homme haut à la main, & d'un caractère ardent. Les paysans chinois s'apercevant de cette retenue, reprirent bientôt une épée, dont ils ne craignaient plus qu'on fit usage contre eux, & se retirèrent avec leur butin. À peine s'en étaient-ils allés, qu'un cavalier chinois, fort bien mis, & qui avait l'air d'être un homme de quelque distinction, s'approcha du rivage, & fit comprendre par ses signes, qu'il blâmait la conduite de ses compatriotes, & qu'il prenait part à l'accident arrivé à l'officier anglais, qu'il s'empressa même beaucoup à faire rembarquer dans la chaloupe. Nonobstant toutes ces belles apparences, il fut soupçonné d'être complice de ce vol, & la suite justifia pleinement ces soupçons.

Lorsque la chaloupe eut regagné le vaisseau, & que le commandeur ^{p.313} eut appris cet accident, il en fit des plaintes au mandarin, qui était chargé de l'inspection des vivres, qu'on fournissait à nos gens ; mais le mandarin se contenta de répondre froidement que la chaloupe n'aurait pas dû aller à terre ; il promit pourtant que les voleurs seraient punis, si on pouvait les découvrir ; mais on pouvait bien juger à son ton, qu'il ne se donnerait pas la peine de faire aucune recherche. Longtemps après, comme il y avait plusieurs bateaux chinois, autour du *Centurion*, qui y avaient apporté des vivres à vendre, le matelot qui avait arraché l'épée des mains du coquin qui l'avait prise, accourut fort échauffé vers le commandeur, & l'assura qu'un des principaux voleurs se trouvait dans un de ces bateaux. L'officier, qui avait été volé, envisagea ce misérable & le reconnut très bien ; sur quoi on le fit saisir, & on l'arrêta à bord du *Centurion*, & c'est alors qu'on fit de belles découvertes.

Le voleur, dès qu'on lui mit la main sur le collet, parut si effrayé, qu'on crut qu'il en allait mourir sur-le-champ. Le mandarin, qui avait inspection sur les vivres, eut l'air fort déconcerté, & ce n'était

Voyage autour du monde
Chine

pas sans raison ; car on eut bientôt des preuves, qu'il était complice de toute l'affaire. Le commandeur déclara qu'il allait faire arquebuser le délinquant, & le mandarin déposant bientôt l'air d'autorité dont il avait réclamé cet homme, descendit jusqu'aux supplications les plus basses, pour demander qu'il fût relâché ; en quoi il fut secondé par cinq ou six mandarins du voisinage, qui se rendirent à bord pour cet effet, en moins de deux heures de temps, & qui trouvant le commandeur inflexible, lui offrirent une bonne fortune d'argent pour la liberté du coupable. Pendant ces sollicitations, le mandarin qui paraissait le plus empressé de tous & le plus intéressé dans l'affaire, fut reconnu pour être ce cavalier, qui était venu joindre l'officier, immédiatement après qu'il eut été volé, & qui avait tant blâmé la conduite de ces paysans chinois. On apprit de plus qu'il était le mandarin de l'île, où le vol avait été fait, & que c'était par ses ordres que cette vilaine action avait été commise. Tous ces mandarins, dans les discours qu'ils tinrent à cette occasion, laissèrent échapper plusieurs traits, qui ne laissèrent pas lieu de douter qu'ils ne fussent tous complices de cette infamie, & que le sujet de leurs craintes était qu'elle ne vînt à la connaissance du tribunal de Canton, où le premier article de leur sentence serait de les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient au monde ; car quoique leurs juges ne valussent peut-être pas mieux qu'eux, ils n'avaient garde de manquer de leur faire subir un châtement ^{p.314} si lucratif pour ceux qui l'infligent. M. Anson n'était pas fâché de voir ces mandarins dans cette perplexité, & il se divertit à les y tenir quelque temps. Il rejeta leurs offres avec mépris, parut inexorable à leurs prières, & prononça derechef que le voleur serait arquebusé : mais comme il prévoyait qu'il serait obligé de relâcher encore une fois dans ces ports & que l'ascendant que cette aventure lui donnait sur ces mandarins, pourrait lui être utile, il se laissa enfin persuader, & consentit à relâcher le coupable ; ce qu'il ne fit pourtant qu'après que tout eut été restitué à l'officier volé, jusqu'à la moindre bagatelle.

Voyage autour du monde
Chine

Cependant, malgré la bonne intelligence qui règne à la Chine entre les magistrats & les voleurs, comme le prouve l'exemple que je viens d'alléguer, il faut avouer qu'elle se rompt quelquefois, & que l'esprit intéressé des Chinois les porte de temps en temps à priver leurs protecteurs de la part du pillage qui leur revient. Peu après l'aventure que je viens de raconter, le mandarin qui avait inspection sur les vivres, fut relevé par un autre. M. Anson perdit un mât de hune, qui flottait à l'arrière du vaisseau, & quelques recherches que l'on fit, on ne put savoir ce qu'il était devenu. On l'avait emprunté à Macao, pour s'en servir à mettre le vaisseau à la bande ; il n'y avait pas moyen d'en racheter un semblable dans ces quartiers. M. Anson, qui avait extrêmement envie de le ravoir, pour le rendre à qui il appartenait, promit une bonne récompense à quiconque le lui ferait retrouver. Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne douta pas dès le commencement, que ce mât n'eût été volé. Effectivement peu de temps après, le mandarin vint dire que ses gens avaient trouvé ce mât, & pria le commandeur d'envoyer ses chaloupes pour aller le rechercher. Cela fut fait, & les gens du mandarin reçurent la somme promise ; mais M. Anson dit à ce magistrat, qu'outre cela, il voulait lui faire un présent, en reconnaissance des peines qu'il s'était données pour cette affaire. Le commandeur chargea son truchement du présent ; mais celui-ci, qui savait que les gens du mandarin avaient reçu la somme qu'ils devaient avoir, & ignorant qu'on en eût promis une autre au mandarin, garda cette dernière pour lui. Cependant le mandarin, qui comptait sur la promesse de M. Anson, & qui soupçonna ce qui était arrivé, prit un beau matin occasion de rappeler délicatement cette affaire ; il se mit à admirer la grandeur des mâts du *Centurion*, & se ressouvenant fort à propos de l'histoire du mât perdu, il demanda à M. Anson s'il ne l'avait pas retrouvé. M. Anson sentit ^{p.315} où il en voulait venir ; il lui demanda s'il n'avait pas reçu du truchement, la somme qu'il lui avait promise, à ce sujet, & ayant appris que non, il s'offrit de la lui compter sur-le-champ. Le mandarin qui voyait moyen d'avoir quoique chose de plus, le remercia, & dès le lendemain le truchement fut saisi, & fut sans

Voyage autour du monde
Chine

doute obligé pour se racheter, de délivrer tout ce qu'il avait gagné au service du commandeur, ce qui pouvait bien monter à deux mille piastres. Outre cela, il reçut une si forte bastonnade, qu'il eut bien de la peine à en revenir : & lorsqu'il vint gueuser après cela, auprès de M. Anson, & que le commandeur lui remontra la folie qu'il y avait à affronter un châtiment si sévère, pour cinquante piastres qu'il avait volées au mandarin, le misérable s'excusa sur le penchant invincible que sa nation a pour la friponnerie, en disant dans son mauvais anglais : *En vérité les Chinois grands coquins, mais c'est la mode ; n'y a remède.*

Ce serait un ouvrage sans fin que de raconter les artifices, les extorsions, & les fourberies de cette canaille avide, à l'égard du commandeur & de ses gens. L'usage est à la Chine de tout vendre au poids, les tours dont les Chinois s'avisent, pour rendre plus pesantes toutes les provisions qu'ils vendaient à l'équipage du *Centurion*, sont presque incroyables. On avait un jour acheté un grand nombre de poules & de canards, dont la plupart moururent d'abord. On eut peur qu'ils ne fussent empoisonnés ; mais en les examinant, on vit d'abord que le prétendu poison n'était qu'une excessive quantité de cailloux & de gravier, dont les fripons de Chinois les avaient farcis, pour les rendre plus pesants. La plupart des canards en avaient dix onces chacun dans le corps. Les cochons, qu'on achetait tout tués des Chinois, étaient pleins d'eau, dont les bouchers les avaient injectés ; & quand on les avait laissés pendre pendant une nuit, pour faire écouler cette eau, ils pesaient huit livres de moins. On n'en était pas mieux pour les acheter en vie : les Chinois leur faisaient manger force sel, pour les faire boire à l'excès ; ils prenaient en même temps de bonnes mesures, pour les empêcher de se défaire de toute cette eau, par la voie des urines, & les vendaient dans cet état. Lorsque le commandeur partit pour la première fois de Macao, les Chinois lui jouèrent un autre tour. Ces gens ne font aucune difficulté de manger de la viande d'une bête morte naturellement, ils eurent soin, par quelque artifice, de faire en sorte que tous les animaux, qu'ils avaient

Voyage autour du monde
Chine

vendus, & qui avaient été embarqués en vie à bord du *Centurion*, mourussent en peu ^{p.316} de jours : leur but était de faire leur profit de tous les corps de ces animaux qu'on jetterait à la mer. En effet, les deux tiers des cochons moururent, avant qu'on eût perdu la terre de vue, & plusieurs bateaux chinois suivirent le vaisseau, pour en repêcher les charognes. Qu'on juge par ces échantillons du mérite d'une nation, qu'on vient nous citer à l'autre bout du monde, en exemple de toutes vertus. Mais revenons à notre sujet.

Vers la fin de septembre, comme je l'ai dit ci-devant, le commandeur voyant que ceux qui avaient entrepris la livraison de tout ce dont il avait besoin pour son voyage, le trompaient, & que le viceroi paraissait l'avoir oublié, jugea qu'il ne sortirait d'embarras, qu'en allant lui-même à Canton & en rendant visite au viceroi. Dans cette vue, il envoya un message, le 27 de septembre, au mandarin, qui avait inspection sur tout ce qui concernait le *Centurion*, pour l'informer qu'il avait résolu de partir le 1^{er} d'octobre dans sa chaloupe pour Canton ; il ajouta, que le lendemain de son arrivée, il la ferait notifier au viceroi, & le prierait de fixer le temps de son audience. Le mandarin pour toute réponse, dit qu'il ferait savoir au viceroi les intentions du commandeur. Cependant on faisait les préparatifs nécessaires pour ce voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes sans compter le maître nocher, fut mis en uniforme, tels que font les rameurs des barges de la Tamise. Ils avaient des habits écarlates, & des camisoles d'étoffe de soie bleue, le tout garni de boutons d'argent, & les armes du commandeur, en argent, sur l'habit & sur le bonnet. Il y avait lieu de craindre & même bien des gens l'avaient assuré, que la régence de Canton prétendrait exiger le paiement des droits de l'empereur, pour le *Centurion* & pour sa prise, & qu'il n'accrocherait la permission de fournir les provisions nécessaires à nos gens pour leur voyage. Le commandeur était bien résolu de ne jamais se soumettre à un exemple, d'une conséquence si honteuse pour les vaisseaux de Sa Majesté, & il prit ses précautions pour que les

Voyage autour du monde
Chine

Chinois ne pussent tirer aucun avantage de ce qu'ils allaient l'avoir en leur pouvoir. Pour cet effet, il nomma M. Brett, son premier lieutenant, pour être capitaine du *Centurion* sous lui, & lui donna ses instructions. Suivant ces ordres, M. Brett devait, en cas qu'on retînt M. Anson à Canton pour le sujet de ces Droits, retirer les hommes qui étaient à bord de la prise & la détruire ; ensuite descendre la rivière, avec le *Centurion*, au-dessous de *Bocca Tigris*, & s'arrêter ^{p.317} au-delà de ce détroit, jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de M. Anson.

Ces précautions ne furent pas ignorées des Chinois, & elles devaient naturellement influencer sur leurs conseils. On doit croire qu'ils avaient bonne envie de se faire payer leurs droits ; moins peut-être pour l'importance de la somme, que pour soutenir leur réputation d'adresse & de dextérité dans les affaires, & pour éviter la honte d'être réduits à renoncer à une prétention, sur laquelle ils avaient insisté. Cependant ils voyaient bien qu'il n'y avait d'espérance de réussir pour eux, que dans la violence, & que M. Anson avait pris ses mesures en pareil cas. Je crois bien, que c'est ce qui les porta à laisser tomber leurs prétentions plutôt que de s'engager dans des voies de fait, qui ne pouvaient aboutir qu'à la ruine du commerce de leur rivière.

Quoiqu'il y ait toute apparence qu'ils étaient alors dans ces sentiments, ils ne purent cependant se départir tout-à-fait de leurs artifices ordinaires. Le premier d'octobre, au matin, comme le commandeur s'apprêtait à partir pour Canton, son truchement lui vint dire de la part du mandarin qui avait inspection sur les vivres, qu'il avait reçu une lettre du viceroi, qui souhaitait que le commandeur retardât son voyage de deux ou trois jours. Dès l'après-midi un autre truchement vint à bord, & dit d'un air effrayé à M. Anson, que le viceroi l'avait attendu ce jour-là, que le conseil avait été assemblé, & les troupes sous les armes pour sa réception ; ajoutant que le viceroi était fort irrité, & que le truchement du commandeur était déjà en prison, chargé de fer,

Voyage autour du monde
Chine

parce qu'on attribuait ce contretemps à sa négligence. Cette nouvelle, qui avait quelque apparence de vérité, fit beaucoup de peine à M. Anson & lui fit soupçonner qu'on lui brassait quelque fourberie, dont il ne voyait pas le fond ; & quoique dans la suite, il parut que toute cette belle histoire n'était qu'une fiction fautive de tous points, elle fut si bien soutenue par les artifices des marchands chinois de Canton, que trois jours après le commandeur reçut une lettre signée de tous les supercargos des vaisseaux anglais qui se trouvaient dans ce port, qui lui marquaient leur inquiétude sur ce sujet & leur crainte que l'on n'insultât sa chaloupe, s'il allait à Canton, avant que le viceroi n'eût reçu des éclaircissements satisfaisants. M. Anson répondit à cette lettre, qu'il ne croyait pas avoir rien à se reprocher à l'égard du viceroi, mais que tous ces bruits lui paraissaient avoir été répandus par les Chinois, en vue de l'empêcher de rendre visite au viceroi ; qu'ainsi, il partirait sans faute pour Canton le 13 ^{p.318} d'octobre, bien sûr que les Chinois n'oseraient lui faire insulte, parce qu'ils n'ignoraient pas qu'il savait comment il faudrait y répondre.

Effectivement, le commandeur n'ayant pas eu la moindre tentation de changer de dessein, tous les supercargos des vaisseaux anglais, danois & suédois, se rendirent à bord du *Centurion* le 13 d'octobre pour l'accompagner, & il s'embarqua dans sa barge, le même jour, suivi de ses chaloupes & de celles des vaisseaux marchands, qui lui firent cortège. Lorsqu'il passa devant Wampo, où les vaisseaux européens restent à l'ancre, il fut salué par tous ces vaisseaux, à l'exception de ceux des Français ; & le soir il arriva sans accident à Canton. Nous verrons dans le chapitre suivant la manière dont il fut reçu dans cette ville, & le reste des aventures de son voyage, jusqu'à son arrivée en Angleterre.

CHAPITRE X

Séjour dans la ville de Canton

@

p.319 Dès que le commandeur fut arrivé à Canton, il fut visité par les principaux marchands chinois, qui affectèrent de témoigner beaucoup de joie, qu'il eût fait ce voyage, sans rencontrer aucun obstacle, & feignaient d'en inférer qu'il fallait bien que le viceroi eût reçu satisfaction du prétendu contretemps, dont ils soutenaient encore la réalité. Ils ajoutèrent, qu'ils auraient soin dès le lendemain matin, de faire savoir au viceroi, l'arrivée de M. Anson & qu'ils ne doutaient pas que d'abord le jour de la visite ne fût fixé.

Le lendemain ces marchands revinrent trouver le commandeur, & lui dirent, que le viceroi était si occupé à préparer ses dépêches pour Pekin, qu'il n'y avait pas moyen de l'aborder de quelques jours ; mais qu'ils avaient engagé un des officiers de sa cour de les avertir dès qu'on pourrait lui parler, & qu'alors ils lui feraient part de l'arrivée de M. Anson & tâcheraient de faire fixer le jour de son audience. Le commandeur connaissait trop bien ses gens, pour ne pas voir clairement, que tous ces discours n'étaient qu'un tissu de mensonges ; & s'il n'avait suivi que son propre jugement, il se serait servi d'autres canaux pour parvenir au viceroi ; mais les supercargos de nos vaisseaux étaient si prévenus de terreurs paniques, par les artifices des marchands chinois, qu'ils ne pouvaient approuver les mesures que M. Anson croyait les plus sages, & le commandeur appréhendant que la malice des Chinois ne fît naître quelque incident désagréable, dont on le rendrait responsable, il prit le parti d'attendre tranquillement ce qui en arriverait, aussi longtemps que le retard ne lui pouvait être préjudiciable. Ainsi il promit de ne pas s'adresser immédiatement au viceroi, pourvu que les Chinois, avec qui il avait contracté, lui

Voyage autour du monde
Chine

fissent voir qu'on travaillait en diligence à faire son biscuit, & à préparer les viandes faites & les autres provisions dont il avait besoin : à condition que si avant que tout cela fût prêt, c'est-à-dire, en six semaines, les marchands ne pouvaient lui faire avoir les permissions nécessaires du viceroi, M. Anson s'adresserait directement à ce ^{p.320} seigneur. Voilà jusqu'où alla la condescendance du commandeur pour les supercargos, & quoiqu'il ne paraisse pas qu'on pût en exiger davantage, encore ces messieurs n'y acquiescèrent-ils pas sans beaucoup de difficultés : les Chinois, de leur côté, exigèrent comme une condition de leur consentement, que M. Anson payât tout ce qu'il avait acheté d'eux, avant qu'il reçût les effets. Enfin tout étant ajusté, le commandeur eut au moins la satisfaction de s'assurer qu'on travaillerait aux préparatifs qui lui étaient nécessaires, & de pouvoir les presser, puisqu'il était sur les lieux.

Durant cet intervalle, les marchands n'entretenaient M. Anson que des mouvements, qu'ils se donnaient pour obtenir les permissions du viceroi, & des grandes difficultés qu'ils y trouvaient ; mais il était si convaincu qu'il n'y avait pas un seul mot de vrai dans tous ces discours, qu'il n'y faisait d'attention, que pour s'en divertir. Dès qu'il vit, vers le 24 de novembre, temps où la mousson de nord-est commence, que toutes ses provisions étaient prêtes à embarquer, il résolut de s'adresser directement au viceroi & de lui demander une audience, sans laquelle il était persuadé qu'il aurait bien de la peine à obtenir la permission de faire embarquer ses provisions. Il envoya donc, ce jour-là même, un de ses officiers, au mandarin, qui commandait la garde à la principale porte de Canton, avec une lettre pour le viceroi. Le mandarin reçut l'officier très poliment, écrivit en chinois le contenu de la lettre, & promit de la remettre immédiatement au viceroi ; il ajouta qu'il était inutile qu'il en attendit la réponse, parce qu'on la ferait tenir par un message exprès au commandeur.

Voyage autour du monde
Chine

Ce n'avait pas été une petite affaire, que de trouver un bon interprète pour envoyer avec cet officier. M. Anson ne pouvait se fier en cette occasion à aucun de ces Chinois, qui font le métier de truchement : mais enfin il obtint de M. Flint, qui était de la factorerie anglaise, & qui parlait fort bien chinois, de faire pour lui cet office. M. Flint, qui, en cette occasion & en plusieurs autres fut d'une grande utilité à M. Anson, fut laissé fort jeune à Canton par le feu capitaine Rigby pour y apprendre le chinois. Ce capitaine était persuadé qu'il serait d'une très grande utilité à noue Compagnie des Indes, d'avoir en cet endroit un bon interprète anglais ; & quoique l'expérience ait prouvé que cet avantage était plus grand, qu'on ne pouvait l'espérer, je n'ai pas appris que cet exemple ait été imité jusqu'a présent. Nous préférons ridiculement de faire le p.321 commerce considérable que nous avons à Canton, par le moyen du baragouin anglais de quelques truchements chinois, ou par le canal très suspect d'interprètes d'autres nations.

Deux jours après l'envoi de la lettre, dont il vient d'être fait mention, il y eut un incendie dans les faubourgs de Canton. Dès la première alarme, M. Anson y courut avec ses officiers & l'équipage de la chaloupe, dans la vue d'aider à y remédier. Il trouva que le feu, qui avait pris d'abord dans une façon d'appentis d'un voilier, avait fait de grands progrès, tant par la nature des bâtiments voisins, que par la maladresse des Chinois : mais il remarqua qu'en abattant quelques appentis, qui étaient là auprès, il y avait moyen d'arrêter le mal. Il y avait surtout une corniche de bois, où le feu avait déjà pris, & qui pouvait le communiquer à une grande distance. M. Anson ordonna à ses gens d'abattre cette corniche, ce qu'ils commencèrent & dont ils seraient bientôt venus à bout, si on ne les avait avertis que M. Anson, n'étant pas mandarin, & n'ayant aucune autorité en cet endroit, on lui ferait payer tout ce qu'on abattrait par ses ordres. Sur cet avis, nos gens s'arrêtèrent, & le commandeur les envoya à la factorerie anglaise, pour aider à mettre à couvert les effets de la Compagnie : car il n'y avait pas

Voyage autour du monde
Chine

d'endroits qu'on pût croire en sûreté, contre un incendie aussi grand, & qu'on ne travaillait point du tout à arrêter. Les Chinois se contentaient d'en être spectateurs & d'en approcher de temps en temps quelques-unes de leurs idoles, dont ils paraissaient attendre de grands secours. Enfin il y vint un mandarin, suivi de quatre ou cinq cents hommes destinés à servir en pareille occasion ; ces gens firent quelques faibles efforts pour abattre les maisons voisines ; mais le feu était trop violent & avait déjà gagné les magasins des marchands ; d'ailleurs ceux qui travaillaient à l'éteindre, n'avaient ni courage ni adresse ; & l'incendie, qui allait de plus en plus en augmentant, ne menaçait pas moins que de la destruction de la ville. Dans la confusion extrême, que ce malheur causait, le viceroi se rendit en personne sur les lieux, & on fit prier le commandeur de prêter son assistance, & de prendre toutes les mesures qu'il jugerait à propos. Il y retourna donc à la tête de quarante de ses gens, qui donnèrent en cette occasion, un exemple tout nouveau à la Chine : il semblait que les flammes & la chute des bâtiments les animât, bien loin de les effrayer. Plusieurs tombèrent à terre avec les toits des maisons, qu'ils abattaient eux-mêmes. Par bonheur les maisons n'étaient que d'un étage, & les matériaux en étaient très légers, ^{p.322} de sorte qu'au grand étonnement des Chinois, nos matelots vinrent en peu de temps à bout d'arrêter l'incendie, & que malgré leur extrême hardiesse ils en furent quittes pour quelques fortes contusions.

Le dommage que ce feu causa fut très considérable ; il consuma une centaine de boutiques & onze rues pleines de magasins. Un seul marchand chinois, nommé Succoy, bien connu de nos Anglais, y perdit pour sa part près de deux cent mille livres sterlings. Ce qui augmenta considérablement la violence du feu, c'est qu'il y avait beaucoup de camphre dans quelques-uns de ces magasins ; cette matière produisit une colonne de flamme extrêmement blanche, qui s'éleva à telle hauteur, qu'elle fut vue distinctement à bord du *Centurion*, qui était ancré à trente milles de là.

Voyage autour du monde
Chine

Tandis que le commandeur était occupé avec ses gens à éteindre le feu, la terreur qui avait saisi tous les esprits, porta plusieurs des plus considérables marchands chinois, à s'adresser à lui pour le supplier de leur donner à chacun un de ses matelots, qu'ils appelaient soldats, à cause de leurs uniformes, pour garder leurs maisons & leurs magasins, qu'ils avaient lieu de croire que leur indigne populace ne voulut piller. M. Anson leur accorda ce qu'ils demandaient, & nos matelots se conduisirent. tellement à la satisfaction de ceux qui les employèrent, que ces derniers ne pouvaient trop se louer de leur vigilance & de leur fidélité.

Il ne fut plus question dans toutes les conversations que du courage & de la probité des Anglais. Dès le lendemain de l'incendie plusieurs des principaux habitants de cette grande ville vinrent rendre leurs devoirs à M. Anson, & le remercier des secours qu'ils en avaient reçus. Ils avouaient naturellement qu'ils ne seraient jamais venus seuls à bout d'éteindre le feu, & que c'était à lui qu'ils étaient redevables de la conservation de la ville. Peu après le commandeur reçut un message de la part du viceroy, qui fixait son audience au 30 de novembre. Certainement cette prompte résolution du viceroy, dans une affaire qui avait été si longtemps traitée en vain, n'avait pour cause que les services signalés que M. Anson & ses gens avaient rendus, dans le temps de l'incendie, & dont le viceroy lui-même avait été témoin oculaire.

Cette audience ainsi accordée fit d'autant plus de plaisir à M. Anson, qu'il ne douta point que ceux qui formaient le conseil de Canton n'auraient pas pris cette résolution, sans être auparavant convenus de renoncer à leurs prétentions, touchant les droits d'ancrage, & d'accorder au p.³²³ commandeur tout ce qu'il pourrait raisonnablement demander. Car ils n'ignoraient pas les dispositions, où était M. Anson, & il n'était pas de la fine politique chinoise de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. M. Anson se prépara donc gaiement à cette visite, & sans aucune inquiétude sur le succès qu'elle pourrait avoir, & il engagea M. Flint à lui servir

Voyage autour du monde
Chine

d'interprète en cette occasion : celui-ci s'en acquitta en galant homme, répétant avec beaucoup de hardiesse & sans doute avec exactitude tout ce qui lui était dicté, & c'est ce qu'aucun truchement chinois n'aurait jamais osé faire.

Au jour marqué, à dix heures du matin, un mandarin vint dire au commandeur, que le viceroi était prêt à le recevoir ; sur quoi le commandeur & sa suite se mirent en marche. En entrant dans la porte de la ville, il trouva deux cents soldats rangés en ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande place de parade, devant le palais de l'empereur, où logeait le viceroi. Il y avait dans cette place dix mille hommes sous les armes, & tout vêtus de neuf pour cette cérémonie. M. Anson passa au milieu de ce corps de troupes & fut conduit à la grande salle d'audience, où il trouva le viceroi assis dans une chaire de parade de l'empereur, sous un riche dais, & accompagné de tous les mandarins du conseil. Il y avait pour le commandeur un siège vide, qu'il occupa ; il était le troisième en rang après le viceroi, n'y ayant au-dessus de lui que le chef de la loi & celui de la trésorerie, qui suivant l'étiquette chinoise, ont le pas sur tous les officiers d'épée. Quand le commandeur fut assis, il adressa la parole au viceroi, par le moyen de son interprète, & commença son discours par le récit des moyens qu'il avait d'abord employés pour obtenir cette audience, dont il imputait le peu de succès à l'infidélité de ceux qu'il avait employés, qui ne lui avaient laissé d'autres moyens de réussir que la lettre qu'il avait écrite au viceroi. En cet endroit, le viceroi interrompit l'interprète, & lui commanda d'assurer M. Anson que c'était par cette lettre qu'il avait eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. M. Anson reprit la parole & dit, que les sujets du roi de la Grande-Bretagne, commerçants à la Chine, lui avaient porté des plaintes des vexations auxquelles ils étaient exposés de la part des marchands chinois, & des commis de la Douane, & auxquelles ils étaient obligés de se soumettre, par la difficulté qu'ils trouvaient à parvenir jusqu'aux mandarins, qui seuls pouvaient leur faire rendre justice ; qu'il était du devoir de lui, M. Anson, comme

Voyage autour du monde
Chine

officier du roi de la ^{p.324} Grande-Bretagne, de proposer ces sujets de plainte au viceroy, & qu'il espérait que ce seigneur y ferait attention, & donnerait ordre à l'avenir à ce qu'il n'y eût plus lieu d'en faire. Ici M. Anson s'arrêta & attendit quel que temps la réponse ; mais voyant qu'il n'en venait point, il demanda à son interprète, s'il était bien certain que le viceroy eût bien compris ce qu'il disait. L'interprète l'assura qu'oui, mais qu'il ne croyait pas qu'il se fît aucune réponse sur ce sujet. Alors M. Anson exposa le cas du vaisseau Haslingfield, qui avait été démâté sur les côtes de la Chine, & qui était arrivé depuis peu de jours dans la rivière de Canton. Les gens de ce vaisseau avaient beaucoup perdu par l'incendie, le capitaine en particulier avait eu tout ses effets brûlés, & perdu dans la confusion, une somme de quatre mille cinq cents taels, qui avaient suivant toutes apparences été volés par des bateliers chinois. M. Anson requit l'assistance du conseil, sans laquelle cet argent ne pouvait se retrouver, ni revenir à son maître. Le viceroy répondit à cet article, qu'en réglant les droits que ce vaisseau devait payer, on accorderait quelques rabais en considération de ces pertes.

Après ces deux points que les officiers de notre Compagnie des Indes avaient prié M. Anson d'ajuster avec le conseil chinois, il fut question de ce qui le regardait directement. Il dit au viceroy, que la mousson propre pour son voyage était commencée, & qu'il n'attendait que les permissions nécessaires, pour embarquer les provisions dont il avait besoin, & qui étaient toutes prêtes ; que dès qu'elles seraient à bord il avait dessein de quitter la rivière de Canton & de partir pour l'Angleterre. Le viceroy répondit, que les permissions seraient d'abord expédiées, & que les ordres seraient donnés, pour transporter tout à bord, dès le lendemain ; & voyant que M. Anson n'avait plus rien à demander, le viceroy continua quelque temps la conversation. Il avoua en termes fort polis, que les Chinois étaient fort obligés à M. Anson, des services signalés qu'il leur avait rendus, à l'occasion de l'incendie, & que c'était à lui

Voyage autour du monde
Chine

qu'on était redevable de ce que la ville n'avait pas été réduite en cendres. Enfin le viceroi observa, qu'il y avait longtemps que le *Centurion* était sur les côtes de la Chine ; & finit son discours en souhaitant au commandeur un heureux retour en Europe. Après quoi M. Anson remercia le viceroi de ses civilités & de l'assurance qu'il lui accordait, & prit congé de lui.

Au sortir de la salle d'audience, on pressa beaucoup le commandeur, d'entrer dans un appartement voisin, où il y avait un festin préparé pour lui ; mais apprenant que le viceroi n'y serait pas présent, il s'en ^{p.325} excusa, & s'en retourna avec les cérémonies qu'il était venu, à la seule différence près, qu'à la sortie de la ville, il fut salué de trois coups de canon, qui est le plus grand nombre qu'on en tire en ce pays-là pour quelque cérémonie que ce soit. C'est ainsi que le commandeur vint enfin à bout d'une affaire embarrassante, qui depuis quatre mois lui avait donné tant d'inquiétude. Il était très content d'avoir obtenu les ordres nécessaires pour l'embarquement de ses provisions, & de se voir par là en état de partir dès le commencement de la mousson, & d'arriver en Angleterre, avant qu'on sût en Europe qu'il était en chemin pour le retour ; mais ce qui augmentait encore sa satisfaction, c'était d'avoir établi par un exemple éclatant l'exemption des vaisseaux du roi, pour quelques droits que ce soit, dans les ports de la Chine.

On commença à porter les provisions à bord, dès le lendemain, suivant la promesse du viceroi, & quatre jours après, le commandeur partit de Canton, pour se rendre à son vaisseau. Le 7 de décembre, le *Centurion* & la prise levèrent l'ancre & descendirent la rivière. Ils passèrent le détroit de *Bocca Tigris* le 10, & on remarqua que les Chinois en avaient garni les deux forts d'autant de soldats qu'il pouvait y en tenir, la plupart armés de piques & de mousquets à mèche. Ces garnisons affectèrent de se faire voir des vaisseaux, & de s'étaler autant qu'il était possible, aussi n'étaient-elles destinées qu'à donner à M. Anson des idées plus avantageuses

Voyage autour du monde
Chine

des forces militaires de la Chine, qu'il n'avait témoigné en avoir jusqu'alors. Pour cet effet, ces troupes étaient fort bien équipées, & montraient grand nombre de drapeaux ; il paraissait de grands monceaux de pierres dans un des châteaux, & un soldat d'une grandeur extraordinaire, couvert d'armes magnifiques, se promenait sur le parapet, de l'air le plus fier & le plus martial qu'il pût prendre. Cependant quelques-uns des spectateurs, qui le considéraient du bord du *Centurion*, eurent la malice de soupçonner, que sa belle cuirasse n'était que de papier, peint & lustré, de manière à représenter de l'acier poli.

Après avoir conduit nos deux vaisseaux jusqu'au bas de la rivière, & au point qu'ils allaient quitter le territoire de la Chine, j'espère qu'on me permettra, avant de continuer mon récit, de faire encore quelques remarques sur le caractère du peuple singulier qui habite cet empire. Je sais qu'on pourrait croire que des observations, faites dans une seule ville, située à un bout de ce vaste pays, ne peuvent guère servir à des conséquences générales pour toute la nation ; cependant comme les ^{p.326} affaires que M. Anson eut à y traiter, sont hors du train ordinaire, & propres à donner lieu à quelques réflexions, qui pourront ne pas déplaire au lecteur, ce que je me propose de dire aura du moins l'avantage d'être dégagé des préjugés ridicules dont ont été pleins ceux qui ont eu le plus d'occasion d'examiner l'intérieur de cet empire.

Le grand nombre de belles manufactures établies à la Chine, & que les nations les plus éloignées recherchent avec tant d'empressement, prouve suffisamment que les Chinois sont industriels ; cependant cette adresse dans les arts mécaniques, qui paraît être leur talent favori, n'est pas poussée au plus haut point : les Japonais les surpassent de beaucoup dans les arts, qu'ils cultivent également les uns & les autres ; & en plusieurs choses, il ne leur est pas possible d'égaliser la dextérité de le génie des Européens. Ils sont proprement d'habiles imitateurs de ce

Voyage autour du monde
Chine

qu'ils voient, mais d'une manière servile, & qui marque médiocrement de génie. C'est ce qui paraît surtout dans les ouvrages qui exigent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, &c. Ils en copient bien chaque pièce à part, & savent donner au tout assez de ressemblance avec l'original ; mais ils ne peuvent arriver à cette justesse dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine est destinée. Si de leurs manufacturiers nous passons à des artistes d'un ordre plus relevé, tels que peintres, statuaires, &c. nous les trouverons encore plus imparfaits. Ils ont des peintres en grand nombre, & ils en font beaucoup de cas ; cependant ils réussissent rarement dans le dessin & dans le coloris, pour les figures humaines, & entendent aussi peu l'art de former des groupes : il est vrai qu'ils réussissent mieux à peindre les fleurs & les oiseaux ; ce qu'ils doivent même plutôt à la beauté & à l'éclat de leurs couleurs, qu'à leur habileté : car on y trouve ordinairement fort peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres, & encore plus rarement cette grâce & cette facilité qu'on voit dans les ouvrages de nos bons peintres européens. Il y a dans toutes les productions du pinceau des Chinois, quelque chose de roide & de mesquin qui déplaît ; & tous ces défauts dans leurs arts peuvent fort bien être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu & d'élévation.

À l'égard des sciences, même à ne consulter que les auteurs qui nous ont représenté cette nation dans le jour le plus favorable, il faut convenir que son obstination & l'absurdité des ses opinions sont ^{p.327} inconcevables. Depuis bien des siècles tous leurs voisins ont l'usage de l'écriture par lettres, les seuls Chinois ont négligé jusqu'à présent de se procurer les avantages de cette invention divine, & sont restés attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand, pour

Voyage autour du monde
Chine

quelque mémoire que ce soit ; elle fait de l'écriture un art, qui exige une application infinie, & où un homme ne peut jamais être que médiocrement habile : tout ce qui a jamais été ainsi écrit ne peut qu'être enveloppé d'obscurité & de confusion ; car les liaisons entre tous ces caractères, & les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les livres, il faut de toute nécessité qu'ils aient passé d'âge en âge par la voie de la tradition, & cela seul suffit pour répandre une très grande incertitude sur des matières compliquées & sur des sujets d'une grande étendue : il ne faut, pour le sentir, que faire attention aux changements que souffre un fait qui passe par trois ou quatre bouches. Il s'ensuit de là que le grand savoir, & la haute antiquité de la nation chinoise ne peuvent à plusieurs égards, qu'être très problématiques.

À la vérité quelques-uns des missionnaires catholiques romains avouent que les Chinois sont fort inférieurs aux Européens, en fait de sciences, mais en même temps, ils les donnent en exemple de justice & de morale, tant dans la théorie, que dans la pratique. À entendre ces bons Pères, le vaste empire de la Chine n'est qu'une famille, bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, & où on ne dispute jamais que de bonté & de prévenance. Ce que j'ai rapporté ci-devant de la conduite des magistrats, des marchands & du peuple de Canton, est plus que suffisant pour réfuter toutes ces fictions de messieurs les jésuites : & pour ce qui regarde la morale théorétique des Chinois, on en peut juger par les échantillons que ces missionnaires eux-mêmes nous en ont donnés. Il paraît que ces prétendus sages ne s'amuse qu'à recommander un attachement assez ridicule à quelques points de morale peu importants, au lieu d'établir des principes, qui puissent servir à juger des actions humaines, & de donner des règles générales de conduite d'homme à homme, fondées sur la raison & sur l'équité. Tout bien considéré, les Chinois sont fondés à se croire supérieurs à leurs voisins, en fait de morale, non sur leur droiture, ni sur leur bonté, mais uniquement sur l'égalité affectée de leur extérieur, & sur leur attention extrême à réprimer toutes marques extérieures

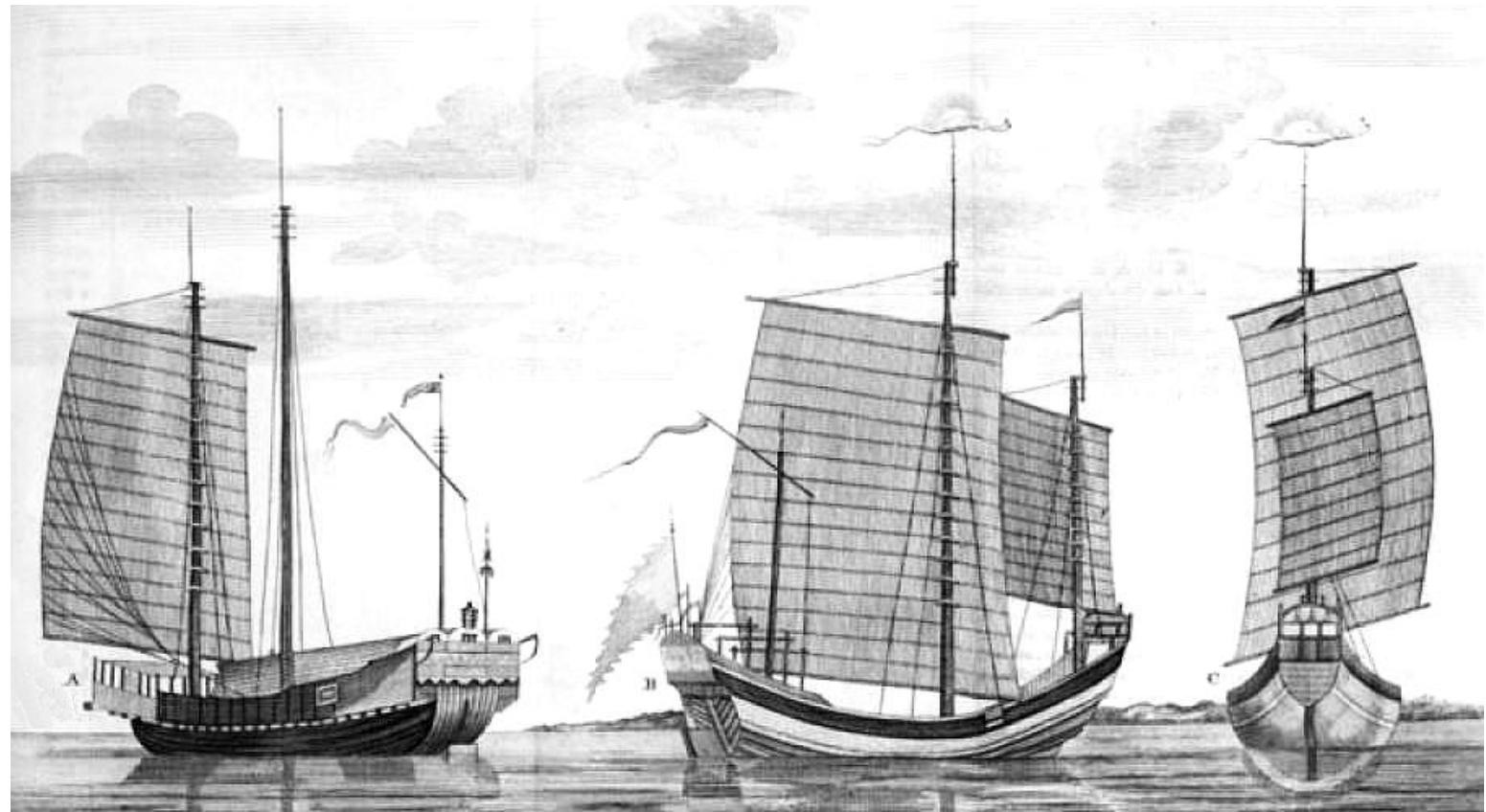
Voyage autour du monde
Chine

de passion & de violence. Mais l'hypocrisie & la fraude ne ^{p.328} sont pu moins nuisibles au genre humain, que l'impétuosité & la violence du caractère ; ces dernières dispositions peuvent à la vérité être sujettes à beaucoup d'imprudence, mais elles n'excluent pas la sincérité, la bonté de cœur, le courage, & bien d'autres vertus des plus estimables. Peut-être qu'à bien examiner la chose, il se trouverait que le sang-froid & la patience, dont les Chinois se glorifient tant, & qui les distingue des autres nations, sont dans le fond la source de leurs qualités les moins excusables ; car il a souvent été observé par ceux qui ont approfondi le cœur humain, qu'il est bien difficile d'affaiblir dans un homme, les passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter en même temps la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre : la timidité, la dissimulation, & la friponnerie des Chinois, viennent peut-être en grande partie de la gravité affectée & de l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur pays.

Du caractère de la nation passons à son gouvernement qui n'a pas moins été un sujet de panégyriques outrés. Je puis encore renvoyer au récit de ce qui est arrivé à M. Anson dans ce pays-là, & c'est réfuter suffisamment les belles choses qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vu que les magistrats y sont corrompus, le peuple voleur, les tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution de l'empire en général ne mérite pas plus d'éloges que le reste, puisqu'un gouvernement dont le premier but n'est pas d'assurer la tranquillité du peuple, qui lui est confié, contre les entreprises de quelque puissance étrangère que ce soit, est certainement très défectueux. Or cet empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse & la politique sont élevées jusqu'aux nues, a été conquis il y a un siècle par une poignée de Tartares ; à présent même par la poltronnerie de ses habitants, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé non seulement aux attaques d'un ennemi puissant, mais

Voyage autour du monde
Chine

même aux insultes d'un forban, ou d'un chef de voleurs. J'ai déjà remarqué à l'occasion des disputes du commandeur avec les Chinois, que le *Centurion* seul était supérieur à toutes les forces navales de la Chine. C'est une assertion qui paraît bien hardie ; mais pour la mettre hors de tout doute, il suffit de jeter les yeux sur la planche ci-jointe, où je donne à dessein des deux sortes de navires dont les Chinois se servent.



Le premier de ces vaisseaux, marqué (A) est une jonque de cent vingt tonneaux, qui p.329 sert à mettre le *Centurion* à la bande. Cette espèce de bâtiment sert sur les grandes rivières, & quelquefois pour de petits voyages, le long des côtes. L'autre jonque, marquée (B), est de deux cent quatre-vingt tonneaux, & c'est ainsi que sont faites celles qui font les voyages de la Cochinchine, de Manille, de Batavia & du Japon, quoique les Chinois en emploient quelquefois d'un bien plus grand port. L'avant de ce vaisseau qui est tout à fait plat, est représenté en (C), & lorsque le

Voyage autour du monde
Chine

bâtiment est fort chargé, la seconde & la troisième planche de cette surface plate est souvent sous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces jonques sont encore plus grossièrement faits, que le corps du vaisseau : les mâts sont des troncs d'arbre à qui, pour toute façon, on a ôté l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelacés, qui sont souvent amarrés tous deux du côté du vent ; & l'étague de la vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième hauban. Les voiles sont de nattes, fortifiées de trois pieds en trois pieds, par une côte de bambou ; elles glissent le long du mât, par le moyen de plusieurs cerceaux, comme on peut le voir dans la figure, & quand on les amène, elles se plient sur le pont. Ces vaisseaux marchands ne portent pas de canon. Il paraît par leur description, qu'ils sont tout à fait incapables de résister au moindre vaisseau européen armé ; & il n'y a pas dans tout l'empire un seul vaisseau de la moindre force, ou qui soit fabriqué de façon à pouvoir protéger ceux que je viens de décrire. À Canton, où se trouvent sans doute les plus grandes forces navales de la Chine, nous ne vîmes que quatre jonques de guerre, d'environ trois cents tonneaux, de la même fabrique que les autres, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étaient que de quatre livres de balle. En voilà assez pour donner une idée précise de la faiblesse de l'empire de la Chine : il est temps de revenir à nos deux vaisseaux, que j'ai laissés au dessous de *Bocca Tigris*, & qui vinrent ancrer devant Macao, le 12 de décembre.

Ce fut alors que les marchands de Macao conclurent le marché du galion, pour lequel ils avaient offert 6.000 piastres ; c'était beaucoup moins qu'il ne valait, mais le commandeur s'impatientait de partir, & les marchands ne l'ignoraient pas, c'est ce qui les fit tenir ferme sur des offres si peu raisonnables. M. Anson en avait assez appris des Anglais, qu'il avait trouvés à Canton, pour être persuadé que la guerre entre la Grande-Bretagne & l'Espagne durait encore, & que la France se déclarerait pour l'Espagne, avant qu'il

Voyage autour du monde
Chine

pût arriver en Angleterre. Il savait de p.330 plus qu'on ne pouvait avoir aucune nouvelle en Europe ni de la prise qu'il avait faite, ni des trésors qu'il avait à bord, avant le retour des vaisseaux marchands qui reviendraient de la Chine ; c'est ce qui le déterminât à presser son voyage autant qu'il était possible, afin de porter lui-même la première nouvelle de ses succès, & d'ôter aux ennemis l'occasion de pouvoir l'intercepter. Cette vue lui fit accepter les offres qu'on lui avait faites pour le galion, & après l'avoir livré aux marchands de Macao il mit à la voile pour son retour avec le *Centurion* le 15 de décembre 1743.

@